

*Amélie NOTHOMB*

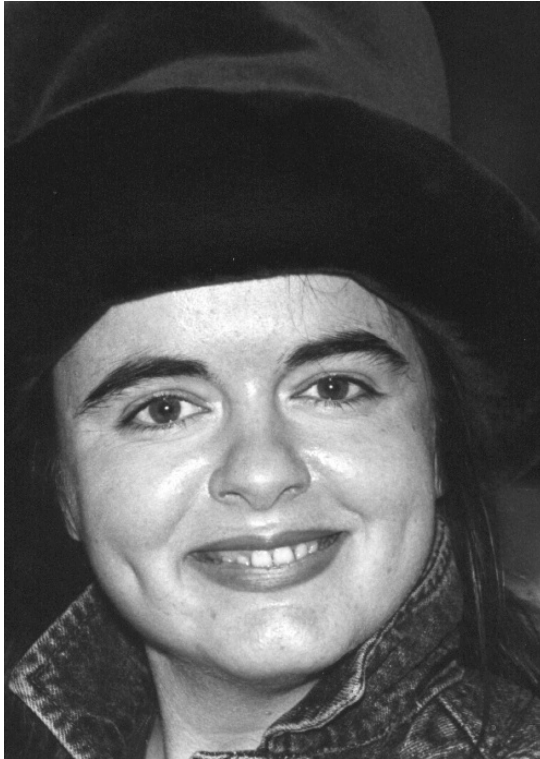


Photo : © J.-L. Geoffroy

**Par Claire BOUQUETTE**

PROVINCE DE LUXEMBOURG  
*Service du Livre Luxembourgeois*



**« Je est plusieurs autres » : telle pourrait être la devise d'Amélie Nothomb. Elle cultive les déguisements. Celui qu'elle a choisi pour sa vie de tous les jours n'est pas le moins incongru : elle a l'air d'une gentille petite fille. Mais il suffit de lire ses deux livres déjà parus pour constater la contrefaçon. À moins que ses romans ne soient que des déguisements de plus.**

**Quand on lui demande si elle ment, elle répond : « Je crois aux vérités multiples et simultanées. » C'est une fumiste. Je la connais depuis des années et j'en suis arrivée à la conclusion qu'il valait mieux la lire sans lui poser de questions.**

**Son premier roman, *Hygiène de l'assassin*, est en fait son onzième roman. Sa parution a donné lieu à des cabales étonnantes. La presse parisienne fut presque unanime pour affirmer qu'il s'agissait d'un canular : « Un tel livre n'a pu être écrit par une fille de 25 ans », déclarait Françoise Xenakis. Elle ne croyait pas si bien dire : Amélie avait 23 ans quand elle écrivait cet étrange bouquin.**

**On parlait d'une nouvelle affaire Gary-Ajar : Amélie était forcément le prête-nom d'un écrivain âgé et du sexe masculin, car, d'après les journalistes, ce livre ne pouvait avoir été écrit ni par un jeune, ni par une femme.**

**La mort des rumeurs est un mystère. On finit par admettre que c'était bel et bien cette petite Belge qui avait accouché de ce texte monstrueux. Elle put dès lors publier un second roman très différent, *Le sabotage amoureux*, qui était en fait son dix-septième roman.**

**Pour ceux que ces chiffres étonneraient, je me dois de donner quelques précisions numériques : Amélie écrit 3,7 manuscrits par an. Elle en est au vingt-et-unième en ce moment. Non qu'elle bâcle, loin de là, mais elle écrit tout le temps. C'est un phénomène pathologique.**

**Souvent, pour me rassurer, elle me dit qu'elle n'a pas l'intention de tout publier. J'ai chaque fois envie de lui répondre : «Il ne manquerait plus que ça.»**

## ***Biographie***

Amélie est née il y a 27 ans (1) dans le sud du Japon. Elle a passé son enfance et son adolescence en Extrême-Orient. Elle avait 17 ans quand elle est enfin arrivée en Europe, pour étudier à l'université. C'est à cette époque-là, au cours de philologie, que je l'ai rencontrée.

Elle était bizarre. Elle n'avait pas l'air d'aller bien et ne plaisait pas à grand monde.

Elle n'avait qu'une idée : retourner au Japon et n'en plus revenir. Elle y retourna à 21 ans et faillit épouser un Japonais. Deux ans plus tard, elle revint à Bruxelles, je ne sais pas très bien pourquoi.

Je savais qu'elle écrivait. La parution d'*Hygiène de l'assassin* n'en fut pas moins un choix terrible pour moi : j'y retrouvais des aspects que je lui connaissais, mais aussi une férocité que je n'aurais pas soupçonnée.

*Le sabotage amoureux* contribue largement à éclaircir le mystère de cette enfance dont elle parlait si peu.

*Dans ce livre, tout est vrai*, m'a-t-elle assuré. J'ai un peu de mal à la croire. Certes, elle a vécu à Pékin de ses 5 à ses 8 ans, mais les petits guerriers de son armée ont-ils réellement commis de telles abjections ?

---

1. Nous sommes en 1995...

Peu importe : comme Amélie le dit elle-même, ce livre n'est pas une autobiographie mais un récit fondateur. Il vaut par son universalité plus que par sa réalité historique.

Et j'ai envie d'ajouter ceci : ce livre, c'est -avant tout- un style. Quel style? Bien malin qui dira de quoi il est fait !

Ne suffit-il pas de lire la première phrase pour être emporté ?

*Au grand galop de mon cheval, je paradais parmi les ventilateurs.*

Saura-t-on jamais ce qu'Homère racontait quand il avait 7 ans ?

## ***Bibliographie***

- ***Hygiène de l'assassin***, roman, Paris, Albin Michel, 1992.
- ***Le sabotage amoureux***, roman, Paris, Albin Michel, 1993.
- ***Les combustibles***, roman, Paris, Albin Michel, 1995.





## **Choix de textes**

*Ce ne fut pas sans fierté que M. Tach s'était su atteint du redoutable syndrome d'Elzenveiverplatz, appelé plus vulgairement «cancer des cartilages», que le savant éponyme avait dépisté au XIXe siècle à Cayenne chez une dizaine de bagnards incarcérés pour violences sexuelles suivies d'homicide, et qui n'avait plus jamais été repéré depuis. Il ressentit ce diagnostic comme un anoblissement inespéré : avec son physique d'obèse imberbe, qui avait tout de l'eunuque sauf la voix, il redoutait de mourir d'une stupide maladie cardio-vasculaire. En rédigeant son épitaphe, il n'oublia pas de mentionner le nom sublime du médecin teuton grâce auquel il trépasserait en beauté.*

**(Hygiène de l'assassin, p. 8)**

— *Mais si. Vous savez, il y a toujours une poignée de désœuvrés, de végétariens, de critiques novices, d'étudiants masochistes ou encore de curieux qui vont jusqu'à lire les livres qu'ils achètent. C'étaient ces gens-là que je voulais expérimenter. Je voulais prouver que je pouvais impunément écrire les pires horreurs à mon sujet : cet acte d'autoaccusation, comme vous le formulez avec justesse, est rigoureusement authentique. Oui, mademoiselle, vous aviez raison d'un bout à l'autre : dans ce bouquin, aucun détail n'est inventé. On pourrait bien sûr trouver des excuses aux lecteurs : personne ne sait rien de mon enfance, ce n'est pas le premier bouquin affreux que j'écris, comment imaginer*

*que j'aie pu être si divinement beau, etc. Mais moi, j'affirme que ces excuses ne tiennent pas. Connaissez-vous la critique que j'ai lue dans un journal, il y a vingt-quatre ans, concernant **Hygiène de l'assassin**? « Un conte de fées riche de symboles, une métaphore onirique du péché originel et, par là, de la condition humaine ». Quand je vous disais qu'on me lisait sans me lire ! Je peux me permettre d'écrire les vérités les plus risquées, on n'y verra jamais que des métaphores. Ça n'a rien d'étonnant : le pseudo-lecteur, bardé dans son scaphandrier, passe en toute imperméabilité à travers mes phrases les plus sanglantes. De temps en temps, il s'exclame, ravi : « Quel joli symbole ! » C'est ce qu'on appelle la lecture propre. Une invention merveilleuse, très agréable à pratiquer au lit avant de s'endormir ; ça calme et ça ne salit même pas les draps.*

*(Hygiène de l'assassin, pp. 140-141)*

*L'écriture commence là où s'arrête la parole, et c'est un grand mystère que ce passage de l'indicible au dicible. La parole et l'écrit se relaient et ne se recourent jamais.*

*(Hygiène de l'assassin, p. 154)*

*Vous me considérez comme un assassin, quand je suis l'un des rarissimes êtres humains à n'avoir tué personne. Regardez autour de vous et regardez-vous vous-même : le monde grouille d'assassins, c'est-à-dire de personnes qui se permettent d'oublier ceux qu'ils ont prétendu aimer. Oublier quelqu'un : avez-vous*

*songé à ce que cela signifiait ? L'oubli est un gigantesque océan sur lequel navigue un seul navire, qui est la mémoire. Pour l'immense majorité des hommes, ce navire se réduit à un rafiot misérable qui prend l'eau à la moindre occasion, et dont le capitaine, personnage sans scrupules, ne songe qu'à faire des économies. Savez-vous en quoi consiste ce mot ignoble ? À sacrifier quotidiennement, parmi les membres de l'équipage, ceux qui sont jugés superflus. Et savez-vous lesquels sont jugés superflus ? Les salauds, les ennuyeux, les crétins ? Pas du tout : ceux qu'on jette par-dessus bord, ce sont les inutiles – ceux dont on s'est déjà servi. Ceux-là nous ont donné le meilleur d'eux-mêmes, alors, que pourraient-ils encore nous apporter ? Allons, pas de pitié, faisons le ménage, et hop ! On les expédie par-dessus le bastingage, et l'océan les engloutit, implacable. Et voilà, chère mademoiselle, comment se pratique en toute impunité le plus banal des assassinats. Je n'ai jamais souscrit à cette affreuse tuerie, et c'est au nom de cette innocence que vous m'accusez aujourd'hui, conformément à ce que les humains appellent justice et qui est une sorte de mode d'emploi de la délation.*

**(Hygiène de l'assassin, p. 182)**

*L'armistice est un luxe que l'être humain ne peut pas se permettre. La preuve, c'est que les périodes de paix aboutissent toujours à de nouvelles guerres. Tandis que les guerres se soldent généralement par des périodes de paix. Comme quoi la paix est nuisible à l'homme, alors que la guerre lui est bénéfique. Il faut donc accepter les quelques nuisances de la guerre avec philosophie.*

**(Le sabotage amoureux, p. 23)**

*Aujourd'hui, je ne vis plus à Pékin et je n'ai plus de cheval. J'ai remplacé Pékin par du papier blanc et le cheval par de l'encre. Mon héroïsme est devenu souterrain. J'ai toujours su que l'âge adulte ne comptait pas : dès la puberté, l'existence n'est plus qu'un épilogue.*

**(Le sabotage amoureux, p. 37)**

*Elena avait 6 ans. Elle était belle comme un ange qui poserait pour une photo d'art. Elle avait les yeux sombres, immenses et fixes, la peau couleur de sable mouillé. Ses cheveux d'un noir de bakélite brillaient comme si on les avait cirés un à un et n'en finissaient pas de lui dévaler le dos et les fesses. Son nez ravissant eût frappé Pascal d'amnésie. Ses joues dessinaient un ovale céleste, mais rien qu'à voir la perfection de sa bouche, on comprenait combien elle était méchante. Son corps résumait l'harmonie universelle, dense et délicat, lisse d'enfance, comme si elle cherchait à se découper mieux que les autres sur l'écran du monde. Décrire Elena renvoyait **Le cantique des cantiques** au rang des inventaires de boucherie. En un seul regard, on sentait qu'aimer Elena serait à la souffrance ce que Grevisse est à la grammaire française : un classique conspué et indispensable.*

**(Le sabotage amoureux, p. 49)**

*Mes parents avaient des amis : c'étaient des gens qu'ils voyaient pour boire ensemble des alcools de toutes les couleurs. Comme s'ils ne pouvaient pas les boire sans eux ! À part ça, les amis servaient à parler et à écouter. On leur racontait des histoires dénuées de signification, ils riaient très fort et en racontaient d'autres. Et puis ils mangeaient.*

*Parfois, les amis dansaient. C'était un spectacle consternant.*

*Bref, les amis étaient une espèce de gens que l'on rencontrait pour se livrer en leur compagnie à des comportements absurdes voire grotesques, ou alors pour s'adonner à des activités normales mais auxquelles ils n'étaient pas nécessaires. Avoir des amis était un signe de dégénérescence.*

**(Le sabotage amoureux, p. 56)**

*Elena est aveugle. Ce cheval est un cheval. Dès qu'il y a libération par la vitesse et le vent, il y a cheval. J'appelle cheval non pas ce qui a quatre jambes et produit du crottin, mais ce qui maudit le sol et m'en éloigne, ce qui me hisse et me force à ne pas tomber, ce qui me piétinerait à mort si je cédaï à la tentation de la boue, ce qui me fait danser le cœur et hennir le ventre, ce qui me jette dans une allure si frénétique que je dois plisser les paupières, car la lumière la plus pure n'éblouira jamais autant que la gifle de l'air.*

*J'appelle cheval cet endroit unique où il est possible de perdre tout ancrage, toute pensée, toute conscience, toute idée du lendemain, pour ne plus être qu'un élan, pour n'être que ce qui déferle. J'appelle cheval cet accès à l'infini et j'appelle chevauchée ce moment où je rencontre les multitudes de Mongols, de Tartares, de Sarrasins, de Peaux-Rouges ou autres frères de galop qui ont vécu pour être cavaliers, c'est-à-dire pour être. J'appelle cavalcade l'esprit qui rue des quatre fers, et je sais que mon vélo a quatre fers et que c'est un cheval. J'appelle chevalier celui que son cheval a arraché à l'enlissement, celui que son cheval a rendu à la liberté qui siffle aux oreilles. C'est pourquoi*

*jamais cheval n'a autant mérité le nom de cheval que le mien. Si Elena n'était pas aveugle, elle verrait que ce vélo est un cheval et elle m'aimerait.*

**(Le sabotage amoureux, p. 66)**

*La Chine tient dans ces pages la même place que la peste noire dans **Le décaméron** de Boccace; s'il n'en est presque pas fait mention, c'est parce qu'elle SEVIT partout.*

**(Le sabotage amoureux, p. 128)**

*La neige, premier papier de l'Histoire, sur lequel furent écrites tant de traces de pas, tant de poursuites sans merci, la neige qui fut donc le premier genre littéraire, immense livre à fleur de terre, où il n'était question que de pistes de chasse ou de l'itinéraire de son ennemi, sorte d'épopée géographique qui donnait au moindre signe une valeur d'énigme, ce pied-là était-il celui de son frère ou du meurtrier de son frère?*

*De ce bouquin kilométrique et inachevé, qui pourrait s'intituler Le plus vaste livre du monde, il ne nous est resté aucun fragment, c'est le contraire de la bibliothèque d'Alexandrie : tous les textes ont fondu. Mais il a dû nous en demeurer une lointaine réminiscence qui ressurgit à chaque nouvelle neige, sorte d'angoisse de la page blanche qui donne une terrible envie de fouler les espaces encore vierges, et instinct d'exégète dès que l'on croise la trace d'un autre.*

*Au fond, c'est la neige qui a inventé le mystère. Par le fait même, c'est elle qui a inventé la poésie, l'estampe, le point d'interrogation, et ce grand jeu de piste qu'est l'amour.*

**(Le sabotage amoureux, p. 156)**

## ***Les combustibles***

Ce petit livre est-il un roman ou une pièce de théâtre ?

L'auteur répond : « Pour être sûrs de ne pas nous tromper, disons que c'est un dialogue. » Les hommes de métier, eux, n'ont pas hésité à trancher : « C'est une pièce », ont-ils affirmé – à telle enseigne que 2 théâtres belges en ont déjà acheté les droits.

En juin 1996, la pièce sera créée au théâtre de la Samaritaine, à Bruxelles, avec Alexandre Von Sivers dans le rôle du Professeur.

En 1997, ce sera le théâtre royal du Parc qui la montera, avec André De Baar dans le rôle du Professeur. Il sera piquant de comparer les 2 versions : d'abord celle d'un petit café-théâtre d'art et d'essai, ensuite celle d'une grande scène classique.

***LE PROFESSEUR.*** *Mine de rien, c'était une sacrée question que me posait votre chère et tendre. La formulation habituelle en est : « Quel livre emmèneriez-vous sur une île déserte ? » Interrogation que j'ai toujours trouvée un peu stupide, car absurde : si le métier de professeur d'université devait offrir, en prime, un voyage sur une île déserte, ça se saurait. Mais, posée à l'envers, la question devient essentielle : quels livres auriez-vous le moins de scrupules à détruire ? Sans la guerre, je n'aurais jamais envisagé cette hypothèse.*

(p. 35)

***MARINA.*** *Et dites-moi donc ce que je ferai de ma vie.*

***LE PROFESSEUR.*** *Vous finirez vos études.*

**MARINA** (riant). Exaltant.

**LE PROFESSEUR.** Vous vous marierez, vous aurez des enfants.

**MARINA** (riant). De mieux en mieux.

**LE PROFESSEUR.** Toutes les femmes font ça.

**MARINA** (riant). Quel argument exaltant.

**LE PROFESSEUR.** Et alors? Vous vous croyez différente des autres?

**MARINA.** Je n'en ai aucune idée. Mais, à supposer que cette guerre se termine, je ne peux pas imaginer qu'une femme puisse encore vouloir mettre un enfant au monde.

**LE PROFESSEUR.** Ça n'a aucun sens de dire ça maintenant. Avant la guerre, quelle était votre ambition?

**MARINA.** Tomber amoureuse.

**LE PROFESSEUR.** Soyez heureuse. C'est arrivé.

**MARINA** (avec un rire amer). Alléluia!

**LE PROFESSEUR.** Et vous vouliez avoir des enfants, n'est-ce pas?

**MARINA.** Je suis incapable de m'en souvenir. Mais peu importe ce que je désirais avant la guerre. Une chose est sûre : je ne serai plus jamais comme j'étais avant la guerre.



**LE PROFESSEUR.** *Ce n'est pas sûr du tout.*

**MARINA** (choquée). *Ça l'est. Ce serait ignoble que quiconque puisse redevenir comme avant.*

**LE PROFESSEUR.** *C'est pourtant ce qui se passera. C'est ce qui se passe après toutes les guerres.*

**MARINA.** *Raison de plus pour que je ne vive pas. Ça me rendrait malade de voir ça.*

**LE PROFESSEUR.** *Mais non. Vous dites ça maintenant parce que vous avez vingt ans, parce que vous êtes maigre et en mauvaise santé. Quand vous serez une matrone replette, vous trouverez tout ça très bien.*

**MARINA.** *C'est abominable, ce que vous dites !*

**LE PROFESSEUR.** *C'est ce qu'on appelle la vie, mon enfant.*

(pp. 63-65)



## ***Dans la presse***

*Sans en avoir l'air, et surtout sans autre gravité qu'un sérieux de pure paradoxie, Amélie Nothomb nous donne une sorte de roman d'amour par excellence, parce qu'originel au sens plein du terme. Situé à l'âge sans pitié de l'agressivité première – le livre contient quelques descriptions de sévices pratiqués par les belligérants enfantins qui ne sont vraiment pas tristes – et du nombrilisme sans scrupules, il permet de mieux mesurer le scandale qu'est la prise de conscience que l'on n'est pas, quoiqu'on en ait, le centre du monde. Que le centre du monde s'est déplacé, qu'il a pris l'apparence d'un autre être, dont la privation peut d'ailleurs dépeupler tout le reste. C'est la chute, la décadence.*

*Un roman extraordinaire, homérique et comique, qui fait de la guerre de Troie une guerre des trois pommes, et renouvelle les grands archétypes en leur injectant de fortes doses de fraîcheur primitive. En toute connaissance de cause, d'ailleurs, sans quoi Nothomb ne nous citerait pas, comme en passant, Wittgenstein en toutes lettres, ou Dante, Lewis Carroll ou Nabokov sans les nommer. C'est qu'elle est finaude, Amélie. Il y a beaucoup de savoir sous ces enfantillages, et une bibliothèque derrière ce récit situé à l'âge dont on a coutume de croire que tout ce qu'il fait est innocent. Mais, comme elle nous le dit de sa syntaxe, rien n'est moins innocent que le talent, tout compte fait. Même si son plus grand art consiste, comme ici, à faire comme s'il l'était.*

(Jacques De Decker, *Le Soir*)

Amélie Nothomb récidive. Son **Sabotage amoureux** est un régal de férocité et de fausse innocence.

*Occupons-nous d'Amélie, elle vaut le détour, cette terrible demoiselle d'à peine plus de 20 ans qui en est déjà à son deuxième roman. Le premier, **Hygiène de l'assassin**, avait donné quelques frissons aux lecteurs et aux critiques. Le fond de l'air était glacial et celui du texte répondait bien à l'étiquette, au titre. Le second, le **Sabotage amoureux**, est digne du précédent par sa violence, sa cruauté, son cynisme. Et son innocence, sa fraîcheur. L'héroïsme, la narratrice -ce ne peut être qu'Amélie-, est un vétéran de 7 ans de la troisième guerre mondiale qui parcourt les allées de Pékin à cheval. Ça, c'est la réalité, la vraie vie de Mlle Nothomb. Les apparences, une fois de plus, sont trompeuses, comme dirait Marianna Alcoforado : d'un point de vue terre à terre, il n'y a pas de cheval mais un vélo, Amélie est un garçon manqué qui, en fait de conflit mondial, joue à la guerre des boutons avec ses petits camarades, et le coursier qu'elle chevauche est une bicyclette de type chinois. Quant à Pékin, ce n'est pas celui de la place Tiananmen, du Temple d'Or ou de la Cité interdite, mais celui des légations où, pendant la Révolution culturelle animée par la « bande des quatre » charmants que nous avons tant aimés, on a parqué les fonctionnaires des diverses ambassades.*

*Mais faisons plutôt confiance et crédit à Mlle Nothomb. Donc la guerre a fait rage entre 1972 et 1975 dans le ghetto de San Li Tun. Forces en présence : trois Belges (dont Amélie), les Français, les Italiens, les Africains d'un côté ; les Allemands de l'Est (quelle nostalgie ! vous vous rappelez comment c'était, avant*

qu'ils cassent ce foutu mur?) de l'autre. Neutres : Les Népalais et les Albanais, mais qui, le jour du changement d'alliances, feront des ennemis convenables et même redoutables à leur tour. Absents : les Américains et les Anglais, logés dans un autre ghetto. Pas de quartier, la bataille fait rage, et les échos qui viennent du dehors, de l'autre côté du miroir où l'idéologie totalitaire s'emballe et s'embrace, orchestrent les atrocités en miniature. Mais il n'y a pas de guerre sans amour, et d'ailleurs la guerre la plus mythique de l'Histoire, celle de Troie, ne fut-elle pas déclenchée à la suite d'un dépit amoureux? Ménélas ou Pâris, au choix, Amélie découvre son Hélène en la personne d'une jolie petite Italienne, Elena, calme et froide, qui lui fera vivre mille morts. Consciencieuse tueuse professionnelle, Amélie sabotera, saccagera son histoire d'amour. Elle aime le travail bien fait, Amélie, les meurtres bien propres.

Mlle Nothomb aussi. Son livre est un enchantement. Tricotant ses âges, une maille à l'endroit pour aujourd'hui, une maille à l'envers pour avant-hier, elle se raconte sur le ton pointu d'un bambin qui cite, et ça coule de source, Mallarmé, Wittgenstein, Platon, Homère, Boccace, Stendhal ou Alexandre Vialatte. En corollaire, elle analyse avec une méchanceté confondante et délicate les niaiseries provoquées chez nous par la Chine de Mao : «La Chine, qui a l'étonnant pouvoir de rendre prétentieux tous ceux qui y sont allés – et même tous ceux qui en parlent – ; Chacun a son taux de Chine en soi, comme chacun a son taux de cholestérol ; l'Empire du Milieu est une région trop intime de l'humain pour que j'ose la décrire davantage... » Mais il y a aussi cette découverte du monde pour une fillette dont le sage pessimisme n'a d'égal que le féroce appétit de vivre. Elle ne nous l'envoie pas dire, Amélie Nothomb : «J'ai toujours su que l'âge

*adulte ne comptait pas : dès la puberté, l'existence n'est plus qu'un épilogue.» Le Larbaud des **Enfantines** aurait apprécié. C'est dire qu'on a aimé.*

(Jean-François Josselin, *Le Nouvel Observateur*)

*Un conte de sorcières comme il y a des contes de fées. Verve, grossièreté, provocation, drôlerie, mots tranchants et formules paradoxales : Amélie Nothomb écrit au couteau. Avec une pureté rageuse et une innocence perverse.*

(Renaud Matignon, *Le Figaro*)

*Une extraordinaire giclée de vitriol dans nos trop sages jardins à la française.*

(Pascal Bruckner, *Le Nouvel Observateur*)

À propos des **Combustibles** :

*«La beauté de ce livre d'Amélie Nothomb : il feint des allures d'exercice littéraire sur la misère de l'homme – et il cache, mais laisse respirer dans une vibration fertile quelque chose de douloureux comme un cauchemar à peine avoué. Une espèce d'intimisme griffu vient donner chair à ce qui semblait trop simple, et on éprouve à s'enfoncer dans la lecture des **Combustibles** la même impression, ou plutôt la même sensation qu'à effleurer sous ses doigts la pulpe d'une peau, la tiédeur d'un bras, dont on n'avait perçu que des contours lointains et flous.»*

Renaud Matignon, *Le Figaro Littéraire*, 5/10/94.

*« La jeune romancière se livre à de troublants exercices d'autodafé : Amélie Nothomb brûle ce qu'elle adore. »*

Fabrice Pliskin, *Le Nouvel Observateur*, 5/9/94.

*« Un nouvel assassinat superbement maîtrisé. »*

*Lire*, octobre 1994.





## **Conclusion**

J'ai lu plusieurs manuscrits d'Amélie Nothomb et ils m'ont tous paru plus différents les uns que les autres.

S'il fallait vraiment leur trouver un fil conducteur, ce serait le combat : Amélie Nothomb semble avoir une fascination pour les situations d'affrontement.

Duel entre l'écrivain et la journaliste dans *Hygiène de l'assassin*, troisième guerre mondiale dans *Le sabotage amoureux*, enfin et surtout l'amour qui, chez Amélie Nothomb, prend toujours la tournure insolite de la joute.

On chercherait vainement quelque chose de placide dans cet univers.

Faut-il, pour autant, parler de noirceur ? Certainement pas. Amélie Nothomb me paraît un bel exemple de pessimisme joyeux : l'adjectif « gai » est celui qui lui convient le mieux. Elle est gaie et ses livres sont gais comme on l'était aux dix-huitième siècle : avec une absence de complexe confinant à la pitrerie et, en même temps, avec une sorte d'élégance étrange qui est peut-être celle de l'enfance.

Méfiance : Amélie Nothomb n'est pas un écrivain sérieux.